The book cover features a stylized illustration of a pregnant woman's torso. She is wearing a light pink, draped garment. Her hands, rendered in a warm, reddish-brown hue, are positioned on either side of her belly, gently cradling a circular wreath. The wreath is composed of green leaves and small white flowers. The background is a soft, textured pink. The title and author's name are centered at the top, and the genre is indicated at the bottom right.

La licorne de  
NAZARETH

Pascale Leconte

Roman

Pascale Leconte

# La licorne de Nazareth

## **TOME 1 : MARYAM**

© 2021 Pascale Leconte.

Éditeur : BoD-Books on Demand

12-14 rond-point des Champs-Élysées, 75008 Paris

Impression : Books on Demand, Norderstedt, Allemagne

ISBN : 9782322155620

Dépôt légal : Mai 2021

Merci à Fabienne pour cette  
parenthèse créative dans le Var.

La coccinelle posée sur ta paume ne décollera pas.  
Sauf si tu lèves ta main horizontale jusqu'à la rendre verticale.  
Ainsi seulement, l'insecte à élytres prendra son envol.  
Sera-ce identique pour l'être humain ?  
Faudra-t-il que ses conditions de vie deviennent à ce point  
insupportables pour qu'il s'envole et qu'il passe à la prochaine  
étape de son évolution ?

Correction : Ségolène Tortat.  
Couverture et quatrième de couverture :  
Anne-Clotilde Jammes.

## ACTE 1 :

### *Conception.*

Je me nomme Maryam Bath Joachim, j'ai quinze ans et je vais bientôt mourir.

Je porte en moi le germe qui, par sa seule présence, causera ma perte.

Tant que je me tais, je vivrai. Pour autant, un jour pas si lointain, mon corps parlera pour moi.

Et il n'y aura alors nulle autre échappatoire qu'attendre la main fatale qui m'exécutera.

Le propriétaire de cette main dont j'ignore encore l'identité me tuera aussi sûrement que le soleil se couche chaque soir sur le mont Carmel.

Pire, sa main effectuera cette tâche ignoble en étant intimement convaincue de la respectabilité et de la nécessité de son geste.

En prenant la décision de mettre par écrit ce passage crucial de mon existence, j'ai comme l'impression que cela m'aidera à y voir plus clair, à trouver, si elle existe, une issue salvatrice à cette fatalité.

Je ne suis qu'une femme, pourtant j'ai eu le privilège d'avoir appris à lire et à écrire. Fait hors du commun, car dans mon pays, seuls certains hommes, riches de surcroît, bénéficient de cet enseignement précieux.

Compte tenu des circonstances, puisque je maîtrise cet art, me voilà poussée à l'utiliser chaque jour.

Qui sait ? Peut-être mes pensées apporteront-elles quelques éclairages dignes d'intérêt concernant le quotidien des jeunes filles vivant à mon époque ?

Je suis née à Nazareth. Une bourgade insignifiante située au nord de Canaan, à trois jours de marche de la grande Yerushalaim.

J'y habite toujours. En quinze ans, rien n'a changé, les années s'écoulent pareilles à elles-mêmes depuis des temps immémoriaux.

Des changements ? Quelle idée saugrenue... J'ignore même pourquoi cette idiotie m'a traversé l'esprit.

Tout est figé ici. Les gens, leurs ségrégations, les habitudes, l'alimentation, les rituels sacrés, la hiérarchie avec son lot de dominants et de dominés ; dominés dont je fais malheureusement partie. Non à cause de mon statut social, mais en tant que femme par rapport aux hommes.

Mes parents sont fortunés. Voilà encore une faveur dont Hachem\* m'a gratifiée.

\* Hachem : Dieu, le Très-Haut.

Ma maison se trouve au pied d'une colline verdoyante, un peu à l'écart du centre du village.

Le calme qui y règne favorise l'introspection dans laquelle j'aime si souvent m'abandonner.

Ma demeure est spacieuse, j'y ai même ma propre chambre. Cette bâtisse est entourée d'un vaste domaine où broutent vaches, brebis et ânes.

Notre potager n'est pas en reste, il abonde de fruits, de légumes et de fleurs comestibles dont la beauté n'a d'égal que leur saveur.

Mais voilà, je ne suis rien comparée à mon père et ses confrères masculins.

Ma condition de femme est aussi la cause de ma mort annoncée.

Ah ! Si seulement j'avais été un homme... mon futur ne me serait pas ôté si prématurément.

Excepté mes proches, personne ne connaît la couleur de mes cheveux, car on ne les voit pas. Dès que je sors, je les cache sous un voile comme l'exige la coutume. Ainsi, je réserve ma chevelure chatoyante pour l'intimité de mon foyer. Là où mes grands-parents paternels, mon père et ma mère vivent en harmonie.

Eleli, ma sœur de seize ans mon aînée, habite dans la demeure de son époux et s'occupe de leurs trois filles.

La petite dernière vient de naître. Elle est en parfaite santé, pourvu que cela perdure !

Il n'y a que des filles dans notre lignée familiale.

Le patriarche est sévère avec nous, il aurait tant aimé engendrer un fils. Or cela fait plusieurs générations que nous ne donnons naissance qu'à des femmes. Est-ce une malédiction ? Je l'ignore. En tout cas, c'est un fait.

Sans doute au-delà de nos frontières est-ce identique, toutefois dans mon pays, les femmes sont à peine mieux traitées que les animaux. Nous aimons beaucoup les animaux et nous en prenons soin, pour autant, nous les mangeons lorsqu'il s'agit de festoyer...

Notre sentiment d'affection envers eux est-il vraiment sincère ?

Je me suis souvent posé la question.

Mes yeux possèdent la couleur translucide du lac de Tibériade, cela crée un contraste troublant avec mes cheveux noirs.

En raison de l'ensoleillement constant qui inonde ma région natale, ma peau arbore la chaude couleur du miel.

J'aime mon pays autant que les merveilles gustatives dont il regorge. Si je m'écoutais, je ne me nourrirais que de dattes, de figues et de sarrasin grillé.

Je n'ai pas à rougir quand je vous dis que les traits de mon visage sont fins et délicats. C'est ainsi, je suis jolie. Pourtant, ce détail anecdotique est, j'en suis convaincue, à l'origine de mes problèmes...

Si j'avais été laide, mon destin aurait-il été différent ?

Le soir où la quiétude de mon existence allait disparaître à jamais, ce soir-là, mon voile cachait parfaitement ma chevelure. Il tombait même assez bas sur mon front, masquant en partie le haut de mon visage.

Mais sans doute, ma mort précoce est-elle écrite dans les astres depuis toujours.

Avez-vous déjà vécu une absence ? Une subite perte de connaissance ?  
Il y a quatre mois environ, cela m'est arrivé...

Ce matin-là, je me suis fait réveiller à coups de talon, sous un soleil écrasant.

Le garde romain qui effectuait sa ronde me martelait le mollet avec la semelle de ses sandales.

Il me secouait comme si je n'étais rien d'autre qu'un sac de jute rempli d'étoffe !

À ses côtés, son collègue ricanait d'un air méprisant.

— Hé ! Réveille-toi, maudite Tzigane ! brailla-t-il.

— Je ne suis pas tzigane, murmurai-je.

Mais comment aurait-il pu le savoir ?

En vérité, tout dans mon apparence faisait penser à une gitane en haillons... Je gisais, inconsciente, sur le chemin rocailleux qui menait au village.

Mon voile, à présent dénoué, était couvert de poussière.

Horreur ! Ma chevelure se révélait être exposée aux yeux de tous. Ma tête bourdonnait comme une ruche d'abeilles en furie. Ma jupe retroussée dénudait mes cuisses de façon impudique...

J'étais submergée de honte. Comment m'étais-je retrouvée dans cette situation ?

Et ce garde qui continuait à me malmener de ses pieds crottés.

— Debout ! Ramasse tes fruits pourris !

« Mais que croit-il ? » pensai-je. « Je suis une fille honorable. Ne peut-il me venir en aide au lieu de rire comme un âne ? ! »

Je tentai de m'asseoir avant de cracher sur le sol, ma bouche ayant côtoyé de trop près la terre desséchée.

Mon regard se posa alors sur mon panier d'osier ; il s'était renversé. Les raisins qu'il contenait avaient roulé autour de lui. Certaines grappes ayant été écrasées lors de ma chute répandaient leur jus rougeâtre.

— Les raisins de Salomé..., me lamentai-je. Les voici infestés de mouches. Ils sont bons à jeter.

Sans la moindre compassion, le soldat romain renchérit :

— Pressons... Lève-toi.

Cette maudite nuit passée au bord du chemin allait-elle causer ma perte ? Qui aurait encore foi en ma vertu après une telle expérience ? Si Aaron venait à l'apprendre, ce serait catastrophique...

Jusqu'à présent, je chérissais le ciel de devoir patienter deux longues années, le temps que dureraient nos fiançailles. Mais depuis cette nuit, je brûle d'impatience de me marier, craignant qu'il ne change d'avis en découvrant cela.

Que m'était-il donc arrivé ?

Un étourdissement ? Une insolation ? Un coup sur la tête ? Ce dont je me souvenais était cette soudaine absence de lumière : un noir mat, impénétrable.

Un noir plus profond qu'une forêt de térébinthes. Un noir ? Un noir ou du rouge ? La couleur du sang...

Oh, je ne sais plus, voilà. Je ne sais plus rien. Cette amnésie m'a volé ma nuit, mais pourquoi diable me rend-elle la mémoire à présent ?

Ma vie semble être en équilibre instable au bord d'un précipice sans fond.

Avant, je maîtrisais parfaitement mon existence : les ablutions chaque matin, les prières, la préparation des repas, le soin aux animaux de mon domaine. J'aidais ma mère, j'aidais ma sœur à s'occuper de mes trois nièces.

J'apportais aussi mon aide à ma cousine, cette chère Élisabeth qui est ma plus fidèle amie.

Élisabeth est enceinte. Oh... j'espère que je retrouverai la force nécessaire pour l'accompagner durant sa grossesse.

Elle a tellement prié pour obtenir la grâce d'être mère !

Un miracle. C'est un véritable miracle. Il n'y a pas d'autre mot pour décrire cet événement. En vérité, l'extraordinaire est possible tant qu'on garde la foi.

Mariée et âgée de trente-cinq ans, Élisabeth n'a jamais eu d'enfant. Elle se croyait stérile.

Son époux, Zacharie, était devenu la risée du village tandis que le ventre de sa femme demeurait sec comme le sable du Sinaï. La honte et la culpabilité s'abattirent sur ma pauvre cousine. Pour autant, Zacharie ne la répudia pas... J'ignore pourquoi, car dans ce cas, n'importe quel autre mari aurait rompu les liens du mariage.

Il en est ainsi dans mon pays, une femme sans enfant ne mérite pas de vivre, elle n'est d'aucune utilité pour la société.

Malgré cela, Élisabeth est restée digne durant toutes ces années. Aujourd'hui, Hachem a enfin exaucé sa demande ! La voilà enceinte.

Je suis tellement heureuse pour elle ! Et en même temps, vraiment désespérée pour moi...

— Va !! Rentre chez toi ! hurlait le garde. Libère-moi le passage.

— J'ai mal à la tête...

Je mis ma main derrière mon crâne, j'y sentis les reliefs d'une bosse. Une protubérance dont la taille était impressionnante, un peu de sang suintait de mes cheveux. Il macula mes doigts de pourpre.

Suis-je tombée inconsciente avant de heurter le sol ? Ou alors aurais-je reçu un coup puis seulement, me serais-je évanouie ?

Oh, que de mystères ! Ma vie me glisse entre les mains. Je suis perdue, terrorisée. Cette peur me noue l'estomac au point de m'en donner la nausée.

Ma mère... elle doit être morte d'inquiétude !

Et que va penser mon père ? Me battra-t-il à mort en apprenant cette absence inexplicable ?!

Le soleil est déjà haut dans le ciel alors que mes derniers souvenirs remontent à son coucher.

Voici ce que je me rappelle : je marchais d'un pas rapide, me hâtant de rentrer chez moi. Il est si dangereux pour une jeune fille de rester dehors une fois la nuit tombée.

— La nuit entière ! murmurai-je, en réalisant la gravité de ma situation. Je suis restée inconsciente toute une nuit ?!

— Seules les chiennes dorment dehors ! railla l'autre soldat.

— Pardonnez-moi, je m'en vais...

— C'est ça, file, pauvre folle ! m'asséna-t-il en riant grassement.

Ce rire maudit ! Qu'il se le garde, son rire humiliant ! Pour qui se prend-il ?

Je suis restée trop longtemps chez Salomé. Je n'ai pas fait attention au temps qui passait, trop absorbée par ses lamentations concernant les difficultés qu'elle traverse avec son mari.

Oui, j'étais en retard. Oui, je n'ai pas vu la lumière déclinante du soleil couchant. Oui, le panier de raisins était lourd et ralentissait mes pas. Oui, ma marche n'est pas aussi rapide que celle d'un homme ! Les hommes... Moquez-vous donc de nous, nous, « faibles femmes » que nous sommes !

Que connaissez-vous de notre vie ? Vous ignorez tout des difficultés qui abondent dans notre quotidien ?! Vous avez le beau rôle ! Vous êtes nés dans un monde régi par vos pairs...

Tout est construit selon vos besoins, vos envies, votre vision égocentrée de la société. Vous nous avez désignées comme étant vos domestiques : « vos épouses ». Vos mères ? Des reproductrices, en vérité.

Ah... que ne suis-je un homme. J'espère ne donner la vie qu'à des garçons ! D'ailleurs, je ne veux plus me marier. Voilà, je renonce aux fiançailles avec Aaron pour rester au chevet de mes parents jusqu'à leur mort !

Mais ensuite ? Leur décès adviendra bien avant le mien...

Et que deviendrais-je sans mari pour pourvoir aux dépenses et me prendre sous sa protection ? Où irais-je sans fils chez qui je pourrais finir mes vieux jours ?

Seule, je n'y arriverai jamais. Ai-je seulement le choix ?

Non. Je suis vouée à endosser ce rôle d'épouse et de mère.

Ou alors devrais-je rejoindre les carmélites du mont Carmel ? Je ressens un appel intérieur puissant concernant le mode de vie essénien ! J'aime leur philosophie, elle suit la voie du sacré et transcende les besoins de notre corps de chair. Oui, là-bas, peut-être, trouverais-je un semblant de liberté...

Il s'agit, à ma connaissance, de l'unique endroit où les hommes et les femmes se côtoient tels des frères et des

sœurs. Une fois dans leur communauté, nous devenons les membres d'une famille soudée, il n'est plus question alors de séduction ni de la conquête possessive d'un conjoint.

— Allez, déguerpis, paresseuse ! vociféra le garde.

Je m'étais enfin levée, mais n'avais pas trouvé la force de mettre un pas devant l'autre, l'esprit envahi de pensées confuses.

Je remis quelques grappes de raisin dans mon panier, même si elles étaient devenues immangeables.

Sur mon visage fatigué, les larmes se mêlaient à la poussière de mes joues.

J'étais crasseuse, comme souillée jusqu'au plus profond de mon être... Je voulais voir Élisabeth... Puis non, je ne voulais voir personne.

Il me fallait rentrer au plus vite afin de rassurer mes parents. Sans doute me croyaient-ils morte !

Pourtant, ma décision était prise : une fois arrivée à la maison, je me tairai. Je ne leur expliquerai rien. D'ailleurs, qu'y avait-il à dire ? Mon amnésie avait été totale.

Oui, je garderai le silence.

J'avais mal à la tête et une constante envie de vomir me rendait fébrile...

« Courage, Maryam. », me convainquis-je. « Ce n'est rien. Un rêve, sans aucun doute... Absolument ! Je suis en train de rêver ! »

Pour être exacte, il s'agissait plutôt d'un cauchemar. Toutefois, je sortirais de ce songe d'un moment à l'autre, j'en étais persuadée. Ce qui se passait maintenant ne ressemblait en rien à ce que j'avais connu. Tout cela était aussi irréel qu'un rêve éveillé.

Non, je ne pleurerai pas !

— Couvre-toi les cheveux, courtisane du diable ! éructa un

passant au regard libidineux.

Je ne suis pas une catin. Laissez donc les catins faire leur travail et laissez les jeunes filles pieuses mener leur vie sans les inquiéter. J'avais perdu connaissance, rien d'autre. Qu'y pouvais-je ? Je n'avais commis aucune faute, or les répercussions de cette « absence » me semblaient bien excessives...

Je nouai correctement le foulard, espérant cacher mon visage maculé de terre puis baissai les yeux, comme toujours.

Je marchais sans me retourner. Jusque chez moi. Il me fallait rentrer et vite.

Un désir m'obsédait : me réfugier dans ma chambre. Me dissoudre sur la paillasse. Me terrer sous la couverture. Ah, cette odeur suave de laine de chèvre.

L'air brûlant m'était, à présent, devenu irrespirable. Il me tardait de faire mes ablutions. Je m'y attèlerais dès que je rentrerais !

Je voulais me laver de cette poussière, l'ôter de mes habits, la faire disparaître. J'avais l'impression d'être crasseuse ! Moi qui me sentais si pure auparavant...

Depuis que je m'étais mise à marcher, mon bas-ventre s'embrasait ! Mais quelle était cette blessure invisible qui me faisait tant mal ?

Avant cette maudite nuit, mon corps ne m'avait jamais fait souffrir. Je vivais dans une confortable harmonie avec ce corps féminin.

Mais... avais-je seulement vécu jusqu'à présent ?

Étais-je vivante pour la première fois ? Il me semblait me réveiller, enfin, à la réalité ! Serait-ce donc cela ma véritable existence ?

L'horreur, la souffrance, la déchirure ?

Mon ventre se consumait. Mon sexe devenait incandescent. Il était pourtant inexistant avant. Avant... mais « avant » quoi ?!

Je ne savais plus rien.

Baissant la tête plus qu'à l'accoutumée, je me hâtais. Le regard des gens sur moi me remplissait de dégoût. Je voulais disparaître. Je voulais... mourir ?

Que m'arrivait-il ? J'aimais les hommes pourtant. Enfin, je ne les détestais pas ainsi auparavant... J'avais accepté leur domination, leur totale emprise sur mon existence et sur celle des femmes en général. Mais je sentais que l'un d'entre eux me révulsait particulièrement...

Oui, un homme était la cause de mon intense souffrance. Or cet homme me poussait à haïr tous les autres !

J'atteignis la porte de ma maison. Ma mère y apparut dans l'embrasure.

Elle se jeta sur moi pour m'étreindre de ses mains tremblantes. La voilà qui pleurait, la voilà qui criait !

Par ma faute, elle était effondrée, or je me sentais incapable de la rassurer. J'étais la cause de son désespoir. J'en étais l'unique responsable. Je n'avais pourtant rien fait de mal.

— Enfin ! Tu es rentrée !

— Oui, Maman. Je suis là. Je vais bien.

— Misère..., se lamenta-t-elle. Mais dans quel état es-tu ?

— Pardonne-moi d'avoir..., m'interrompis-je sans pouvoir finir ma phrase. Les raisins sont abîmés, je suis navrée.

— Ton père est furieux ! Qu'est-ce qui t'a pris de fuguer ainsi ?!

Telle une bête sauvage, Joachim bondit derrière elle. Son

visage rouge de colère était méconnaissable.

J'allais me faire lyncher !! Mon père me tuerait et il aurait raison de le faire.

Ma vie m'échappait totalement, ma mort aussi.

— Maryam ! Où as-tu passé la nuit ? hurla-t-il.

— Je me suis évanouie, Papa. J'ignore ce qui est arrivé ensuite... J'ai mal à la tête. Il faut que je m'allonge.

— Tu... tu t'es évanouie ? Mais où donc ?

— Sur la route, près du grand pin, juste après le moulin de Merad. Je venais de quitter Salomé et... C'est elle qui m'a donné le raisin.

— Tu as perdu connaissance... Mais pourquoi n'es-tu pas rentrée à la maison juste après ? insista-t-il. Nous t'attendons depuis hier soir ?!

— Papa... crois-moi, je t'en supplie. Je suis revenue dès que j'ai pu... Je... Un garde romain m'a réveillée ce matin. Sans son intervention, je serais encore inconsciente sur le bord de la route.

— Si Aaron l'apprend, il te répudiera sans la moindre hésitation ! Et, ainsi souillée, qui voudra de toi pour épouse ?!

— Rien de cela n'arrivera aux oreilles de mon fiancé, dis-je avec conviction.

« Aaron..., pensai-je. Lui qui est si pieux, il me rejettera à coup sûr. Je suis perdue... et je n'ai que quinze ans. »

— Aïe !

Je me retins au mur. La douleur de mon bas-ventre se fit plus intense.

— Je dois m'allonger, Père. La tête me tourne, laisse-moi passer, s'il te plaît.

— Reste ici, Maryam !!

Comprenant ma détresse, ma mère tenta d'apaiser Joachim

en posant sa main sur son épaule. Hannah était dotée d'un caractère fort. Je l'ai toujours admirée. Voilà aussi pourquoi la blessure que je lui ai infligée cette nuit-là m'anéantissait.

— Pardonne-moi, Maman... Je suis vraiment désolée, Papa.

M'excuser, que pouvais-je faire d'autre ? Excepté disparaître à jamais sous ma couverture en laine.

Je perdis toute notion du temps et me réveillai finalement après une longue période de sommeil entrecoupée de songes effrayants.

J'étais nauséuse. J'avais chaud, puis froid, je grelottais de façon incontrôlable.

Depuis cette nuit, j'étais malade.

Depuis cette nuit, je ne me reconnaissais pas.

Moi qui avais espéré trouver un peu de réconfort entre les murs de ma chambre, je demeurais prostrée dans la pénombre. Tout me répugnait. Tout m'ulcérail...

Puis j'avais encore ce mal de ventre indescriptible.

Entre les jambes, je ressentais comme une brûlure ! Je n'osais plus boire d'eau, craignant le moment où il me faudrait uriner. Je ne voulais plus manger. Je voulais mourir. Sans attendre.

Si ma vie devait se résumer à ces sensations insupportables, si être dans ce corps me dégoûtait à ce point, alors je choiserais la mort.

Que m'arrivait-il ? J'étais si heureuse auparavant. Je vivais perpétuellement dans un état de grâce !

D'ordinaire, je baignais dans la grâce. Mes journées débutaient par des ablutions.

Je priais, je chantais, je riais, j'aidais mes parents à s'occuper des bêtes, j'aimais passer du temps avec mes amies, ma cousine, ma sœur...

Or, à présent, plus rien ne me faisait sourire ! Ma joie s'était volatilisée...

Même ma solitude m'était devenue insoutenable. Pourtant, comme je l'aimais ce silence de l'esprit, cette immobilité du corps.

Je redoutais autant le fait d'être seule que celui d'être en communauté.

Je n'étais plus moi-même, plusieurs choses indescriptibles semblaient avoir changé en moi.

Tout était pourtant si clair, auparavant. Je croyais me connaître. Je comprenais à présent que je n'avais connaissance que de ma partie lumineuse. Je découvrais maintenant les ténèbres. Mes propres ténèbres.

Et je n'avais de cesse de les fuir comme la lèpre !

« Allons, Maryam, lève-toi ! » me morigénai-je. « Ouvre les yeux, vois la bassine remplie qui t'attend. Elle a été mise à ton attention par la tendre Bedsébée. »

Je devais trouver la force de me lever pour me laver de ce souvenir poisseux.

Mais je n'avais aucune envie de me toucher. Je voulais retirer cette robe sale. Pour autant, j'avais peur de ce que j'allais découvrir sous ses plis... Comment serait mon corps ? Avait-il été blessé ? Était-ce toujours le mien ? Ce corps m'avait trahie... Il avait disparu de ma conscience le temps d'une nuit. Une nuit entière. Comme une éclipse. Mon corps s'était éclipsé à moi et il m'était revenu tel un étranger.

« Courage, Maryam. »

Je me levai. J'ôtai cet habit devenu gris de terre battue. Je

le jetai dans un coin de la pièce, refusant de le voir. Je sentais pourtant qu'il attirait plus que jamais mon regard. L'habit maudit m'appelait, il voulait que je l'observe, que je le scrute... Pour quelle raison ?

Possédait-il un secret à me révéler ? Détenait-il une information capitale que je ne pourrais trouver ailleurs ? Que n'avais-je une cheminée dans cette chambre ! J'aurais tant voulu le jeter dans les flammes !

Qu'elle flambe, cette robe déchirée, qu'elle transforme en cendres le souvenir de cette nuit infernale !

Il me faudra pourtant la descendre jusqu'à la pièce principale, du bout des doigts, comme s'il s'agissait d'un tissu enduit de venin, afin de la faire disparaître dans le feu de notre foyer.

Elle me rappelait trop de colère, trop d'injustice, trop de souffrance. Comment avais-je pu m'endormir en la portant ?

« Mais... qu'est-ce... ? m'exclamai-je, pétrifiée. Que vois-je sur ce tissu autrefois clair ? Serait-ce une tache ? Du sang ? Du sang séché sur le pan intérieur de ma robe ? »

Non, non, non. Il s'agissait certainement du jus de raisin.

Le doute n'était pas permis. Il me fallait vérifier cela avant que ce vêtement ne s'embrase à jamais.

Lentement, l'ongle de mon index gratta la poussière. C'était du sang. Quelques gouttes d'un sang devenu brun. Avais-je saigné ? Là ? À cet endroit de ma robe ?

Non, ce n'était rien.

De l'eau !

Ce bout d'étoffe au feu et moi, à l'eau !

Je plongeai mes mains dans la bassine. Je fermai les yeux, ne voulant rien voir, rien sentir. Seulement me purifier grâce à cette eau translucide.

Je ressentis la caresse de ce liquide béni, néanmoins, cela me glaça le sang. Cette eau était pourtant tiède, sa douceur aurait dû m'apaiser. Mais elle me fit l'effet d'une gifle !

« **TOC TOC TOC !** »

Je sursautai. Quelqu'un avait frappé à ma porte.

Pas maintenant, non... Je ne voulais voir personne.

— Je suis occupée ! Qui est-ce ?

— C'est moi, Élisabeth.

Je me tus, tiraillée entre l'envie de me réfugier dans ses bras pour pleurer et celle de lui crier de me laisser seule.

— Ta mère m'a dit que tu étais souffrante, ma chère cousine. Puis-je entrer un instant ?

— Attends ! Non, car je... je... je fais mes ablutions...

— Tes ablutions ?! s'étonna-t-elle. Enfin, Maryam, nous sommes au beau milieu de l'après-midi.

— Je viens de me réveiller. Je suis malade.

Je me rafraîchis le visage et la nuque. En silence, elle patienta le temps que je m'apprête puis, enfin, je lui ouvris la porte de ma chambre.

— Entre, Élisabeth. Comment vas-tu ?

Elle sourit avant de me répondre :

— Tu me demandes cela ? C'est plutôt à moi de te poser la question. Ta mère m'a confié que tu as disparu toute une nuit... Toute une nuit ?! Que s'est-il passé ?

Elle se tut et m'observa avec anxiété. Je baissai les yeux, ne supportant pas ce regard perçant qui semblait deviner le fond de ma pensée.

— Et ton visage, Maryam... Que t'arrive-t-il ?

— Je suis morte. Enfin, j'ai l'horrible impression d'être morte à l'intérieur. Je me sens sale, telle une pestiférée. Je voudrais plonger dans une étendue d'eau si vaste que je disparaîtrais. Tu sais, comme le macérât de raisins quand

on le dissout dans une jarre pleine d'eau et qu'il se dilue complètement. Je voudrais me fondre dans cet océan, Élisabeth.

— Te fondre dans l'océan ? Mais pourquoi ? Si tu es malade, tu iras mieux demain. Patience.

— Je ne me reconnais plus. Cette nuit-là, j'ai eu une longue absence. Depuis... j'ignore qui je suis devenue. Pour combler le trou béant de ma mémoire, j'imagine le pire... Et ce pire me revient sans cesse à l'esprit, il m'obsède et me maintient prisonnière de ses visions cauchemardesques. J'ai si mal au ventre. Mal à la tête aussi. Aide-moi, Élisabeth, car je n'y arriverai pas. Tu es la seule que j'ose encore toucher, je me sens comme infectée par une ombre malfaisante.

— Oh, ma douce, ta confiance m'honore, mais je reste persuadée que tu peux aussi en parler à ta mère.

— Ma mère ? Quand mon père est à ses côtés, elle devient aussi intolérante que lui. Je suis désolée, moi qui voulais te soutenir durant ta grossesse. N'es-tu pas trop fatiguée ? Sens-tu déjà bouger ton bébé ?

— Pas encore, Maryam, rit-elle. Cela fait à peine trois mois que je le porte en mon sein. Veux-tu poser la main sur mon ventre ? Il irradie d'une énergie d'Amour puissante qui passera à travers peau et tissus pour remonter jusqu'à ton corps endolori et t'illuminer de l'intérieur. Ma fille sera certainement un être magnifique !

— Ta fille ?! relevai-je. En es-tu sûre ?

— C'est une évidence. Tu le sais bien, jusqu'à présent, notre descendance se compose uniquement de femmes.

— Hélas. Puis-je poser ma main alors ? La pureté d'un être qui s'apprête à entrer dans ce monde m'apaisera.

Je me tus pour profiter de ce moment de grâce que

m'offrait Élisabeth.

Ma respiration ralentit, les battements de mon cœur aussi. Je me mis à parler à cet enfant comme s'il était déjà présent :

— Aide-moi... Aide-moi, petit être lumineux, montre-moi la voie. Je l'ai perdue. Pourtant je le connaissais bien, mon chemin ! Il était tout tracé : ablutions, prières, tâches du quotidien, soins aux animaux, fiançailles avec mon futur époux, Aaron... Même si j'ai peur, car je ne sais rien de lui, ni de cette vie conjugale qui nous attend. Me fera-t-il, lui aussi, une adorable fillette telle que toi ?

Un sanglot dans la gorge m'empêcha de poursuivre. Je lâchai le ventre de ma cousine et croisai les bras au-dessus du mien.

— J'ignore si je pourrai être mère... Il s'agit d'un trop grand honneur, d'une responsabilité immense. En suis-je digne ?

— Tu seras une maman merveilleuse, Maryam. Allons, explique-moi ce qu'il s'est passé l'autre nuit.

— Rien, Élisabeth ! Absolument rien ! Si seulement je pouvais forcer ma mémoire à me révéler ce qu'elle a vu... Mais elle demeure désespérément silencieuse. Je n'ai rien à te confier, pas le moindre souvenir. Mon corps a disparu, happé dans le néant, pour se réveiller à coups de pied dans la hanche, le lendemain, sous un soleil de plomb ! J'étais étendue sur le sol poussiéreux, ma jupe relevée jusqu'aux cuisses... Excepté cette bosse derrière le crâne, mon corps semble n'avoir aucune séquelle. Je me suis levée, tant bien que mal, pour rentrer seule à la maison. Enfin de retour, après avoir essuyé les reproches de mon père, je me suis affalée sur ma paille pour ne me réveiller que deux jours plus tard, aujourd'hui.

— Deux jours ?! Tu as dormi deux jours !

— Je vais d’ailleurs me recoucher. J’ai besoin de dormir encore et encore, pour tout oublier.

— Si tu souhaites effacer le souvenir de cette nuit, alors allons nous baigner. Qu’espères-tu de cette petite bassine ? Ce n’est pas avec ce mince filet d’eau que ton corps parviendra à retrouver sa pureté. Non, allons nous promener jusqu’à la rivière. Tiens, enfile cette robe.

Elle m’aida à revêtir une tunique en lin.

— Je vais te coiffer et tenter de démêler cette crinière indomptable !

Élisabeth prit mon peigne et s’installa par terre.

— La rivière, dis-tu ? Penses-tu qu’une baignade me requinquera ?

— À l’évidence ! La rivière est toujours une excellente solution, quel que soit le problème, déclara Élisabeth en retrouvant sa gaieté. L’eau fraîche, la forêt qui nous entoure, le chant vibrant des oiseaux, tout cela va réveiller la joie qui sommeille au fond de toi.

Le gazouillis des oiseaux, en effet, me fit l’effet escompté. Les notes graciles étaient pour mes oreilles, semblables à de subtiles caresses.

J’enlevai mes sandales et m’accroupis au bord de l’eau. L’herbe haute chatouillait mes chevilles. Je renouais avec les sensations agréables que pouvait me procurer mon corps.

Non, il n’était plus uniquement source d’angoisse.

Je tournai le visage vers le ciel, fermai les yeux. Recevoir sur ma peau la chaleur de l’astre solaire et sentir ses rayons me remplissaient d’Amour. Je buvais cette lumière.

Cette baignade me revivifiait, malgré la fraîcheur de l'eau, les parts joyeuses en moi prenaient le dessus sur celles d'ombre.

Et puis, je retrouvais confiance en la vie. Le temps efface tout. Bientôt, ces deux jours de souffrance ne seraient plus qu'un lointain souvenir. Oui, j'allais pouvoir évincer de ma mémoire ces moments douloureux.

La nature, je la ressentais comme bienveillante à mon égard. Et je ne l'en aimais que davantage.

Ici, il n'y avait aucun autre humain, excepté ma cousine. J'avais l'impression de me fondre dans cet univers de perfection et d'harmonie. Là où tout était à sa juste place, où le doute n'existait pas. Chaque élément avait un rôle vital à jouer : grandir en étant lui-même. S'épanouir dans toute sa splendeur et sa particularité.

Ici, tout était accepté, aimé, sans aucun jugement de valeur. L'Amour inconditionnel régnait dans ce lieu enchanté. Simplement. Le plus naturellement du monde.

Dans cette forêt, malgré une apparence de changement perpétuel au rythme des saisons, un goût d'éternité se faisait sentir.

Mes pieds étaient dans l'eau à présent. De minuscules poissons vinrent les goûter. La solitude n'existait pas dans la nature. Nous faisons partie d'un ensemble majestueux !

Une vie omniprésente grouillait de part et d'autre, la beauté était écrasante pour qui prenait le temps de la contempler.

Ce spectacle m'émerveillait ! Jusqu'à en oublier mes soucis personnels...

Mes frustrations s'en trouvaient balayées, car je devenais ce Tout intemporel ! J'étais entièrement assimilée à ce vert, ce bleu ou ce rose... Cette terre fertile, c'était moi.

L'eau m'arrivait au genou. Bientôt, elle atteignit mes hanches, mon nombril, ma taille, mes épaules. Je me changeais en eau. Je devenais cette substance universelle, ne ressentant que fluidité et transparence.

Les aventures de Maryam Bath Joachim ne me concernaient plus ! Qui était cette humaine insignifiante ? Qu'est-ce qu'un être humain, d'ailleurs ? Le liquide qui me constituait, composait la totalité des éléments de la nature : l'eau se trouvait dans chaque parcelle de matière.

J'étais juste là, perdue dans un présent absolu où rien n'avait d'importance. Car tout était déjà accompli.

Je ressuscitais littéralement. Le souffle puissant de la Grâce enveloppait mon corps aux contours indéfinis.

L'eau me traversait. La pureté qui la constituait devenait mienne. L'eau effaçait les traces de sang qui avaient, jadis, maculé ma peau. Je resterais eau à jamais...

— Maryam ? Alors, n'est-elle pas trop froide ?

— Elle est parfaite. Merci, cousine. Tu as vu juste. C'est exactement là où je devais être.

— Profitons encore un peu de ce bain revigorant. À moi aussi, il me fait du bien. Au fait, je compte sur toi pour demain ! Je vais annoncer à mes proches que je suis enceinte. Zacharie et toi étiez les seuls à être au courant, mais je désire l'officialiser maintenant. Aussi, j'organise une fête en ma demeure. Yaëlle et Salomé viendront plus tôt pour m'aider. Veux-tu te joindre à nous ?

— Avec joie ! Je sens déjà que je vais mieux.

Je plongeai mes mains dans la bassine d'eau froide posée à même le sol.

Je les laissai longtemps dans ce liquide purificateur. Finalement, Élisabeth me tendit une étoffe pour me sécher, je l'en remerciai.

Enfin prête, je m'assis aux côtés de mes amies et sortis de ma besace un petit flacon en verre bleuté. La taille du récipient ne dépassait guère ma paume.

— Oh ! Qu'est-ce donc ? me demanda Yaëlle.

— Il s'agit d'un présent qu'Aaron m'a offert. Il me l'a fait livrer ce matin.

— Encore un cadeau ? s'étonna Salomé. Il te couvre de trésors, ma parole !

— Oui, j'ignore si c'est une bonne ou une mauvaise chose, mais c'est un fait, déclarai-je, perplexe. Cela me met mal à l'aise. Je crains de n'être pas à la hauteur de ses attentes...

— Il t'aime, Maryam ! N'aie aucun doute là-dessus, me rassura Yaëlle.

— Oui, peut-être. Cependant, nous ne nous sommes jamais parlé. Comment peut-il m'aimer, réellement ? Tout au plus trouve-t-il mon apparence à sa convenance. Mais mes pensées lui plairont-elles aussi ?

— Et ton caractère d'idéaliste perpétuellement perdue dans ses songes ? Tu as raison, Aaron va devoir apprendre à vivre avec une insatiable rêveuse, admit Élisabeth.

— La vérité est qu'il ignore tout de moi.

— Détrompe-toi, il en sait déjà beaucoup, poursuivit ma cousine. Il a interrogé mes parents, mon mari et moi-même. Ainsi que tes propres parents, Maryam. Il sait que tu es dotée d'une extrême bonté, d'un courage sans faille et que tu es une femme très pieuse.

— En effet... avouai-je. Voilà bien la raison principale de

son affection pour moi : je suis pieuse et vertueuse ! Ma foi est aussi fervente que la sienne.

— Oui. Ton fiancé deviendra « Docteur de la Loi\* ». Par conséquent, son épouse se doit d'être irréprochable.

— Et tu l'es sans conteste, Maryam.

— Aaron met la Loi divine au-dessus de toutes les autres lois, même celle que pourrait lui dicter son cœur. Il est si exigeant, j'ai peur de le décevoir. J'ai l'impression qu'il vise la perfection, or je serais bien incapable d'endosser le rôle de cette femme parfaite à laquelle il aspire.

— Allons, chère cousine, nous sommes toutes passées par là. En réalité, tu ne le verras que très peu au quotidien. Il quittera votre demeure au lever du soleil pour aller étudier la Torah et ne reviendra que tard le soir. Et tu auras bien d'autres préoccupations en tête dès lors que tu seras mère. Le peu de temps que vous passerez ensemble ne pourra être que bénéfique.

— Je pense que les choses de la chair m'attirent peu...

— Il faudra pourtant t'y contraindre, Maryam. Tu n'auras d'autre choix si tu souhaites enfanter.

— Est-ce agréable ?

— Quoi donc, cousine ?

— L'acte de procréation ?

Je hochai la tête en baissant timidement les yeux, sachant que ce moment entre femmes était idéal pour poser ce genre de question intime.

— Non, me répondit Salomé. Ce n'est pas particulièrement agréable, non. Il s'agit d'une tâche à remplir au même titre que celle de ranger la maison, laver le linge ou de préparer un repas.

\* Docteur de la Loi : Rabbin, interprète officiel des livres sacrés des juifs.

— En ce qui me concerne, j'aime couper les légumes, peler les fruits ou moudre le blé ! s'exclama Yaëlle. J'aime autant cuisiner que manger.

— Disons que pour l'amour physique, c'est pareil, conclut Élisabeth. Certaines femmes vont trouver cela très plaisant et puis d'autres, beaucoup moins. C'est ainsi, l'on ne peut le savoir qu'après avoir essayé.

— Et se faire embrasser ? poursuivis-je, assoiffée de connaissances. Recevoir un baiser ? Comment est-ce ?

— Oh, j'adore ça ! se délecta Yaëlle. C'est d'une infinie tendresse.

— Quelle douceur que de déposer un baiser sur ses lèvres...

— Quant à moi, ce qui a trait au sexe me rebute, grimaça Salomé. On a trop chaud, on est écrasé sous le poids de son mari, cela semble durer une éternité. Certains jours, ça en devient même douloureux. Je préfère la délicatesse d'un baiser.

— Et sinon, Maryam, où en sont les préparatifs de ton mariage ?

— Cela suit son cours, ma mère est en train de peaufiner ma robe. Encore quelques retouches et elle sera prête.

— Lève les bras en croix, ma chérie. Alors ? Est-ce assez large ? Ne te sens-tu pas trop à l'étroit lorsque tu exécutes ce mouvement ?

— Au niveau des bras, c'est parfait, mais ma poitrine est un peu à l'étroit.

— Ah oui ? Pourtant j'avais déjà ajusté cet endroit-là...

— Peut-être qu'en rajoutant une bande de la largeur d'un pouce, ce sera plus confortable.

Tandis que ma mère se courbait pour couper le fil, elle marmonna avec tendresse :

— Je suis si fière de toi, Maryam. Ma robe de mariée te va à merveille maintenant que je l'ai remise au goût du jour. Tu seras la reine de cette fête !

— Cela me gêne d'être le centre de l'attention, avouai-je. J'ai peur de décevoir les gens...

— De décevoir les invités ou ton mari ?

— Mon époux, en vérité. J'espère tellement lui plaire.

— C'est chose faite, ma fille. Aaron t'a longuement observée lorsque tu te rendais au marché. Il a même insisté auprès de ses parents pour endosser ce rôle, car, à l'origine, son père te destinait à son frère aîné.

— À Yaakov ?! Tiens donc, je l'ignorais.

Ma mère se redressa pour me faire face, elle m'offrit un sourire des plus réconfortants. Pour autant, un dernier doute persistait encore.

— Surtout... serai-je une bonne mère ? Une mère telle que toi, Maman ? Je me sens si jeune encore et puis, il y a ce rêve qui me hante depuis plusieurs nuits...

— Un rêve ?

— Oui, un cauchemar récurrent où une cascade d'un liquide noir jaillit de mon nombril. Il coule sans fin et j'ai beau tenter de l'arrêter en posant mes mains sur ce trou béant, ce jet obscur continue de se répandre sur le sol à travers mes doigts. Et quand je regarde mes paumes, elles sont devenues noires comme du charbon et cela me dégoûte. Vois-tu, Maman, j'ai l'impression, en regardant cette rivière de cendre, qu'il s'agit de ma capacité à enfanter qui se dérobe.

— Rassure-toi, Maryam. Nous sommes nombreuses, nous les femmes, à être hantées par la perspective d'être stériles.

Une épouse sans enfant n'a aucun avenir... Tant que notre ventre n'a pas prouvé aux yeux du monde qu'il est fécond, nous vivrons dans la crainte. Cette peur nous poursuit même jusque dans notre sommeil.

J'essayai une larme qui s'échappa de mes yeux. Ma mère perçut mon trouble et me serra entre ses bras.

— Garde confiance en la vie. Prie beaucoup. Aime Aaron et aime-toi telle que tu es. Tout se passera bien, j'en suis intimement convaincue. Tu es capable de gérer les épreuves qui t'attendent. Puis regarde ta cousine Élisabeth est enfin enceinte !

— Tu as raison. D'ailleurs, elle m'a dit que sa fille deviendra colombe, comme je le fus moi-même ! Jadis, Élisabeth avait fait une promesse : si Hachem exauçait sa demande, elle offrirait son enfant à l'éducation des rabbis de Yerushalaim.

— Comme je la comprends ! J'ai agi à l'identique lorsque tu es venue au monde. Il y a quinze ans, j'avais fait une promesse identique.

— Ah bon ? Pourquoi donc, Maman ? J'avais déjà une sœur aînée, pourtant. Tu n'étais pas inféconde.

— Eleli a le double de ton âge. Après sa naissance, mon ventre n'a plus jamais donné la vie... C'était terrible pour ton père autant que pour moi. Joachim était dénigré par ses pairs. Son entourage le poussait à me congédier pour choisir une nouvelle épouse qui pourrait lui assurer une descendance. Contre toute attente, ton père refusait de m'abandonner. Il resta à mes côtés jusqu'au jour où la pression devint si insoutenable qu'il prit la fuite sans laisser de traces... Il s'en alla loin du village. Je me sentais tellement humiliée, profondément triste pour lui, mais je priai encore et encore ! Je ne sortis plus de notre domaine.

Vois-tu le banian qui jouxte notre maison ?

— Oui.

— Eh bien, je ne le quittais plus. Je restais à ses pieds, priant jour et nuit, accroupie devant son tronc. Enfin, un matin, je sentis que quelque chose avait changé en moi... En effet, le sang qui s'écoulait chaque pleine lune cessa de se répandre durant de longues semaines. Mon ventre se remplissait de vie, je sentais mes seins s'épanouir. Puis je vis la courbe que tu insufflais à mon corps croître et croître encore, Maryam, jusqu'à ta naissance inespérée. Lorsque ton père revint enfin après sa longue errance, je lui montrai fièrement ton visage poupin. Tu étais paisiblement endormie. Joachim avait beaucoup maigri tant il avait marché... Il était allé jusqu'en Inde et en était revenu éreinté, mais rempli d'espoir. Il t'avait vue en songe et « tu » lui avais dit de rentrer à la maison ! Voilà ton histoire, voilà aussi pourquoi nous t'avons confiée aux prêtres du temple afin que tu sois colombe et que tu les serves. Ainsi, je tenais parole envers Celui qui avait répondu à mes prières.

— Je comprends enfin pourquoi je fus colombe dès l'âge de trois ans... Tu ne m'avais jamais raconté le secret de ma naissance, Maman.

— En effet. Je pense que le moment est venu de te révéler l'origine miraculeuse de ta venue au monde, ma fille. Ensuite, à douze ans, tu nous es revenue pour notre plus grand bonheur. À l'aube de la puberté, les colombes doivent quitter le temple afin d'éviter tout risque de le souiller du premier sang menstruel.

— Attends... as-tu dit que mon père était absent lorsque j'ai été conçue ??

Entendant cette question, ma mère se figea de terreur.

— Maman. S'agit-il réellement d'un miracle ou bien... aurais-tu eu recours à un autre moyen pour combler ton besoin d'enfanter ? À un autre homme ?!

— Maryam ! s'offusqua-t-elle, outrée.

— As-tu... Aurais-tu choisi un autre géniteur ou as-tu été abusée, toi aussi ?

Hannah, dont les yeux baissés fuyaient mon regard, me saisit les épaules :

— « Moi aussi » ?! répéta-t-elle ulcérée. Pourquoi dis-tu « aussi » ?

— Oh, laisse-donc, Maman. Pardonne-moi... Cette question était indécente...

Je ne pus terminer ma phrase, car un haut-le-cœur épouvantable me força à m'éloigner à la hâte afin de répandre le contenu de mon repas, précédemment ingéré, dans l'herbe de la cour, juste à l'extérieur de la maison.

Quand je croquai dans cette pomme, ma morsure fut si profonde que j'aperçus les pépins. Une forme très distincte me frappa alors l'esprit...

Le cœur de ce fruit ressemblait à un nourrisson recroquevillé sur lui-même. Ce bébé semblait entouré de chair épaisse et blanche tel le ventre d'une mère.

Troublée par cette vision déconcertante, je faillis perdre l'équilibre ! J'étais installée entre les branches du pommier, dans un verger où les villageoises, heureuses de bénéficier d'une abondante récolte, s'étaient rassemblées pour remplir leur panier. J'entendais leurs chants joyeux. Mon tablier tendu devant moi était empli de fruits mûrs à point dont la couleur écarlate vibrait sous les rayons du soleil. Ayant jeûné depuis le matin, je dévorai cette

pomme. J'ignorais pourquoi mon appétit s'était tari ces derniers temps. Je souffrais de nausées quotidiennes, passant d'une irrésistible fringale à un état digestif lamentable, coupée de la moindre envie de manger quoi que ce fût.

Ce petit être en devenir... serait-ce un signe envoyé par Hachem ?

Mes seins me faisaient mal, ils semblaient constamment sous pression. Puis les maux de ventre que j'endurais matin et soir...

— Oh non ! Encore cette nausée ! pensai-je, fébrile. Depuis que j'ai passé cette nuit au bord du chemin, je... je... Serais-je... Aurais-je été abusée ? Malédiction !! Serais-je enceinte ?

« **CRAC !** »

Le craquement sonore d'une branche résonna sous ma cuisse. En un instant, je me retrouvai au niveau du sol, affalée parmi les herbes hautes.

La branche sur laquelle mon pied s'appuyait s'était brisée. Le vieux pommier ne pouvait plus supporter mon poids. Le poids de mes pensées ?

Heureusement, la chute fut amortie par l'abondante végétation qui poussait au pied de l'arbre.

Je ne me relevai pas. Ainsi, je demeurai figée, paralysée par l'angoisse de l'idée désastreuse qui m'avait traversé l'esprit...

Recroquevillée sur moi-même, je me mis à pleurer. Les chants autour de moi s'étaient tus et j'entendis jaillir çà et là les voix inquiètes des cueilleuses.

— Maryam ! Tout va bien ?! T'es-tu blessée ?

Je reniflai, tentant vainement de cacher mes larmes pour montrer une figure aussi sereine que possible.

Élisabeth arriva la première, malgré son ventre proéminent déjà bien visible.

— J'espère que tu ne t'es rien cassé, Maryam...

— Qu'importe, Élisabeth. De toute manière, je suis déjà morte !

Interloquée par ces mots, ma cousine demeura stupéfaite.

N'ayant le courage de poursuivre mes aveux, je me levai avec peine et me hâtai de quitter les lieux.

Je m'éloignais de la douceur du verger, mes larmes me brouillaient la vue. Je n'y voyais plus rien, devinant avec peine les bords du chemin. Derrière moi, j'entendis des bruits de pas. C'était ma cousine, elle me suivait en criant.

— Attends, Maryam ! Attends-moi, je te dis !

Je désirais la fuir, refusant la présence de quiconque. Ne plus jamais parler. Oh, le silence salvateur était mon seul refuge. La vérité horrible qui hantait mon existence comme un couperet prêt à me pourfendre, eh bien, cette vérité-là, je ne voulais la révéler à personne.

Pourtant, j'aurais tellement souhaité obtenir un soutien, un conseil avisé. Ma démarche n'était plus aussi leste qu'auparavant. Mon corps fatigué me força à ralentir le pas, bien malgré moi.

Finalement, je m'arrêtai, priant pour que ma cousine ait, elle aussi, abandonné sa course.

Ce ne fut pas le cas, Élisabeth me rejoignit très vite.

Essoufflée, elle se fâcha d'abord.

— Enfin, Maryam ! Pourquoi t'enfuis-tu de la sorte ? Tu me forces à courir dans mon état...

— Je voulais être seule. Ne l'as-tu pas compris ?

— Croyais-tu que j'allais te laisser sans surveillance après cette vilaine chute ? J'ai vu la mort dans tes yeux... Tant de tristesse et de souffrance, quelles en sont les raisons ?

Allons, parle. Confie-toi à ta tendre cousine. Nous ne nous sommes jamais rien caché, n'est-ce pas ?

— Élisabeth, je vais mourir.

— Pourquoi dis-tu cela ?! D'où te vient cette idée saugrenue ? Est-ce ton mariage avec Aaron qui t'angoisse à ce point ? L'inconnu de l'avenir conjugal t'effraie-t-il ?

— Non. Si seulement ce n'était que cela... Aaron, justement. Il va me tuer. C'est par lui qu'arrivera ma mort.

— Tu divagues, Maryam. La fatigue te joue des tours, rentre te reposer.

— Aaron me tuera. Et s'il ne commet pas personnellement cet acte, d'autres le feront pour lui. Je vais mourir à coups de pierres ! Aaron, mon père, ainsi que tous les villageois se feront un devoir de m'éliminer. Moi qui étais si exemplaire... J'incarnais la pureté, or me voilà devenue la honte de ma famille !

— Mais... qu'as-tu fait de si grave ?

— Je suis enceinte.

— Pardon ?!

— Oui. J'en suis convaincue maintenant.

— C'est impossible. Aaron n'aurait jamais... Il respecte la Loi divine à la lettre. Comment avez-vous réussi à vous voir seul à seul ?

— Aaron n'est aucunement responsable de mon état. Voilà précisément pourquoi c'est lui qui me jettera la première pierre. Il se sentira trahi.

— Il ne s'agit pas d'Aaron ? Alors... alors qui est-ce ?

— Je l'ignore !! J'ignore totalement le nom de l'individu qui a placé cette vie en moi. Je n'ai aucun souvenir, je n'ai rien senti. Tout est arrivé lors de cette nuit que j'ai passée à l'extérieur, il y a quelques mois. Te le rappelles-tu, Élisabeth ?

— Bien entendu. Les jours qui suivirent, tu es restée allongée dans ta chambre. Nous pensions que tu couvais une maladie. Que s'est-il vraiment passé ?

— J'étais inconsciente, endormie, assommée, qui sait ? Le vide, le noir absolu. En revanche, mon corps, lui, a semble-t-il mémorisé quelque chose, il se souvient. Il a été transformé par cette nuit. Il a été violenté. Violé ? Peut-être. Quand, le lendemain matin, ces maudits gardes romains m'ont réveillée, ma jupe était relevée. Et une fois rentrée chez moi... j'ai découvert quelques gouttes de sang sur mon habit. Aurais-je été abusée lorsque j'étais inconsciente ?

— Attends... tu serais donc enceinte par le fait d'un bandit de grand chemin ? Toi, encore colombe il y a à peine trois ans ! Hachem a-t-il pu laisser faire cette horreur ? Te voilà dès lors condamnée à mort ?! Non. Je refuse d'y croire, Maryam. Pas toi. Tu es si aimante, si généreuse, ma foi en prend un sacré coup... Si tu ressorts victorieuse de cette épreuve...

— Comment pourrais-je sortir victorieuse de cette épreuve ?! Cela est impossible.

— Malédiction ! Ce matin encore, je remerciais le Tout-Puissant de m'avoir permis d'être bientôt mère et me voilà à renier mon Dieu à la première difficulté... Que le ciel me pardonne, mais il doit y avoir une solution. Mourir maintenant est inconcevable, Maryam.

Elle baissa la tête un long moment et nous marchâmes en silence.

Soudain, un éclair de lucidité lui traversa l'esprit :

— Va voir Mama Rivka ! Elle sait comment interrompre une grossesse. Il paraît qu'elle utilise une aiguille en os de dromadaire. Fais-lui confiance, Maryam. Grâce à son

savoir, Mama Rivka a délesté de nombreuses femmes d'une gestation qui leur aurait été fatale. À ton tour d'implorer son aide. Tu es innocente ! Tu ne peux être souillée par ce qui t'est arrivé cette nuit-là. Ta pureté est préservée, car tu n'as pas fauté. Tu as été victime d'un acte odieux, mais ta vertu, elle, demeure intacte. Va la voir sans aucune culpabilité. D'ailleurs, si tu le souhaites, je t'accompagnerai. Nous irons ensemble dès demain. Il est inutile de repousser ce moment, plus nous patienterons, plus la tâche se révélera ardue et le risque accru. Agissons sans attendre.

— Je te remercie pour tes paroles remplies d'espoir, ma chère cousine. Cependant... comment pourrais-je porter atteinte à la vie de l'enfant qui grandit en mon sein ? Le pourrais-tu, toi, si tu étais dans ma situation ?

— Si son père était un individu abject, oui, Maryam, je le ferais.

— Son père ?! Mais mon bébé n'est pas cette personne-là. Tout comme moi, cet enfant est innocent. Son âme confiante m'a désignée pour être sa mère.

— Maryam, la question ne se pose pas. Tu n'as aucun choix. Si tu le gardes, vous mourrez tous les deux avant même sa naissance. En revanche, si tu avortes, tu auras la vie sauve. Et tu donneras naissance à d'autres enfants, plus tard. Ceux d'Aaron. Alors, vis ! Allons voir Mama Rivka et demain, tout sera réglé. Elle est même capable de recoudre un hymen afin que ta virginité soit intacte. N'aie crainte, tu es loin d'être la première à recourir à ses services. Rappelle-toi, tu n'as pas d'autre choix.

— C'est faux. J'ai le choix. Seulement, suis-je prête à faire face aux conséquences de cette décision ?

Élisabeth me raccompagna jusqu'à ma demeure, comme si

elle craignait de me laisser seule. Elle monta, silencieuse, jusqu'à ma chambre, dénoua le voile de ma chevelure, desserra la ceinture nouée à ma taille et m'aida à m'allonger sur ma paillasse. Elle prit la couverture en laine de chèvre et l'étendit sur mon corps las avec la tendresse d'une mère.

— Repose-toi, Maryam. Je reviendrai demain.

Elle posa un dernier baiser sur mon front, murmura quelques paroles réconfortantes, puis s'éclipsa.

Je ne fermai pas les yeux, je fixais le plafond, l'air absent. Mes paupières ne clignaient plus, comme si elles étaient devenues de marbre. Je me transformais en un rocher inébranlable. Oh, comme j'aurais aimé être ce roc immuable. Une roche profondément enracinée dans la terre, réchauffée par le soleil de midi, impassible face à la fraîcheur de la nuit. J'aurais tant voulu être cette pierre glacée, or j'étais humaine. Un sang chaud coulait dans mes veines et il me fallait gérer cette vie et ce corps lourd de souffrances à venir, cet esprit emplis de peurs dévorantes. Un petit être avait choisi mon ventre pour s'y loger ! Quelle bêtise. Quelle monstrueuse erreur. Comment pareille tragédie avait-elle pu avoir lieu ?

Le plafond au-dessus de moi disparut soudain. Une brume rosée m'enveloppa. Je ne voyais plus rien, j'étais bien. Qui étais-je ? Mon corps s'effaçait de ma mémoire, j'en oubliais même mon nom. Perdue dans ce nuage rosâtre, la pomme carmin se rappela à moi, ainsi que les contours du minuscule bébé que j'y avais vu. À présent, je revoyais ses traits. Imperceptiblement, le nourrisson se mit à grandir, à se métamorphoser en un véritable enfant âgé de trois ou quatre ans. Ce dernier me souriait de ses grands yeux rieurs. La fillette me regarda fixement.

— Maman, me dit-elle.

Je frissonnai de plaisir.

Cette voix de miel, déjà si aimée, me pénétrait de part en part et me faisait fondre d'amour.

— Je ne te ferai jamais rien de mal, ma douce, lui répondis-je. Sois sans crainte. Si la vie doit t'être ôtée, ce ne sera pas de mon fait. Nous mourrons toutes les deux, mais nous serons en paix.

— D'accord, Maman, puisqu'il s'agit de ton choix. Je t'accompagne. Je suis présente à tes côtés. Tu n'es plus seule désormais.

Soudain, la vision angélique du petit être se déroba pour laisser place à un bras d'homme armé d'une bourse de cuir. D'un geste brusque, l'homme abattit sa main sur le sommet de mon crâne. Puis, je vis sa silhouette se pencher au-dessus de moi. Il ricanait en me voyant allongée, inconsciente suite au coup qu'il venait de m'asséner. Il s'approcha de mon visage, pour autant, je ne parvenais pas à distinguer ses traits. Les contours de son corps massif s'affinaient, mais il demeurait opaque. J'entendais seulement son rire gras résonner autour de moi puis, enfin, l'enfant réapparut dans mon champ de vision, un sourire malicieux au coin des lèvres.

— Arrête, Maman. Cesse de penser à cet homme de cette manière-là. Il s'agit d'un être meurtri portant de profondes blessures en lui. Ne le juge pas. Personne ne devrait être jugé. Chacun est responsable de ses propres actes. Aussi, aime-moi, Maman. Et aime cet homme, tout comme je l'aime. Et tout comme je t'aime, Maman. Je ne lui en veux pas. Malgré les apparences, tout est parfait. Ici-bas, dans ce corps humain, tout te paraît compliqué, séparé, désunifié. Pourtant, il ne s'agit là que d'un mirage. En

vérité, Maman, tout est issu d'une seule et même énergie créatrice : l'Amour.

Le mot « Amour » résonna en moi d'une manière si vibrante, que je sortis bouleversée de ce songe. Je me réveillai, comprenant que j'avais rêvé.

La lucarne creusée dans le mur de la pièce semblait m'appeler. Un rayon de lune la traversait et tombait sur ma couche à l'endroit précis de mon cœur. Il m'irradiait de son énergie lunaire.

Il faisait nuit à présent. J'avais dû dormir plusieurs heures sans même m'en rendre compte, toujours malmenée par cette douleur lancinante dans le creux de mon bassin.

Enfin, je me levai, bien décidée à me libérer de cette tension musculaire. J'exécutai les quelques pas qui me séparaient de la lucarne afin de contempler le cercle d'argent cerné de noir. Une lune pleine m'observait, l'astre nocturne semblait me comprendre. Nous étions telles deux sœurs, deux âmes jumelles. En son centre, je revoyais le visage poupin du petit être que j'avais rencontré en dormant. L'enfant éclata de rire et son rire délicat se mua en une pluie d'étoiles filantes.

— Oui, ma fille, murmurai-je, des larmes de joie plein les yeux. Tu as raison, tout n'est qu'amour. Ainsi, je ferai grandir mon Amour pour toi au lieu d'accroître la haine envers mon agresseur.

Je brossais la crinière de mon ânesse favorite, la belle Vena. L'odeur du foin me réconfortait. Je la regardais comme une amie à qui je pouvais confier le moindre de mes secrets. Jamais elle ne me trahirait. Une confidente qui garderait le silence pour toujours. Alors, tout en lui

grattant l'encolure, je lui murmurai à l'oreille :

— Tu as de la chance, Vena.

Elle secoua la tête, comme pour me demander en quoi elle était chanceuse.

— Oui, tu as de la chance, car ta vie est simple. Lorsque tu aimes un âne et que tu lui plais, il t'engrosse, puis tu gardes ton petit près de toi. Tout est facile, évident. Tu l'allaites, il grandit, il devient un bel âne.

Je m'arrêtai pour sécher une larme naissante.

— Tu m' observes de tes grands yeux noirs, j'ai l'impression que tu m'envies pourtant. Me crois-tu plus maîtresse de mon destin que toi ? Penses-tu que je puisse aller où et quand cela me chante ? Que je puisse rester couchée les jours où je suis épuisée ? Choisir le programme de mes journées ? Je vois bien que tu m'envies ce semblant d'indépendance. Néanmoins je ne suis pas libre. Cette autonomie n'est qu'apparence. Je ne peux pas faire ce à quoi mon cœur aspire. Tout est dicté par ma religion, organisé par la société, réglementé par la loi, ordonné par mes parents. Je ne suis libre de rien et c'est d'autant plus frustrant que de voir cette nature qui s'étend à perte de vue, de suivre du regard ces innombrables chemins que je n'emprunterai jamais.

Vena fit un mouvement brusque de la patte, elle frappa le sol de son sabot. Je lui caressai le flanc pour la calmer tout en poursuivant mon laïus.

— Aaron... Est-ce que je l'aimerai ? Est-ce avec lui que j'ai envie de passer ma vie ? Je l'ignore. Pour autant, au fond de moi, est-ce que je l'ignore réellement ? En vérité, je sais pertinemment que non, le peu d'éléments que je connais à son sujet me démontre qu'il est trop différent de moi. Il me semble si rigide, inébranlable. Il se croit parfait

et s'estime supérieur aux autres. Me verra-t-il comme une amie à qui confier ses peurs, ses peines et ses faiblesses ? Non. Il me considère d'emblée comme sa propriété, la génitrice de ses futurs enfants, une domestique supplémentaire... Je m'apprête à quitter mon père pour passer sous le diktat d'un mari. Quand pourrai-je faire mes propres choix, décider moi-même qui je souhaite devenir ?! Pauvre fillette qui grandit en moi, toi aussi tu subiras une vie éternellement sous tutelle. Je suis navrée de t'offrir cette misérable existence, ce mirage d'indépendance.

— Maryam !! entendis-je à l'extérieur de la grange.

— Je suis ici.

Je vis Salomé ouvrir la porte et me rejoindre avec précipitation.

— Nous partons demain pour la fête des Tabernacles. Comptes-tu faire la route en notre compagnie ?

— Oui. Justement, je préparais Vena. C'est elle qui me portera jusqu'à Yerushalaim. Qui d'autre nous accompagne ?

— Nous serons moins nombreux que lors de notre dernier voyage. Il y aura Élisabeth, Eleli, moi et nos maris.

— Yaëlle ne vient-elle pas ?

— Non, car elle s'y trouve déjà. Elle se devait d'arriver avant les festivités pour effectuer les rites de purification.

— Ah bon... Qu'a-t-elle fait pour être impure ?

— Elle a touché le cadavre d'Abigail.

— Sa jeune cousine est morte !!? m'exclamai-je, choquée.

— Oui, elle a été tuée par son propre frère. N'as-tu pas entendu la nouvelle ? Il est vrai que tu es restée cloîtrée chez toi ces derniers temps. Abigail refusait le mari que ses parents voulaient lui imposer. Elle s'opposait encore et

toujours à leur décision. Tu la connaissais, elle était têtue comme une mule. Eh bien, la veille de ses fiançailles, Abi a préféré fuguer. Furieux, les membres de sa famille sont partis à sa recherche. C'est son frère qui l'a retrouvée le premier. Il l'a battue à mort...

— Je prierai pour elle. Puis je vais prier pour toutes les femmes du monde. Et pour les hommes aussi, qu'ils cessent de vouloir contrôler leurs épouses, leurs filles, leurs sœurs. Qu'ils s'occupent plutôt des carences dans leur propre existence. Qu'ils mettent leur puissance au service de tâches nobles, telles que la construction ou l'agriculture. Puissent les femmes démontrer qu'elles sont tout autant capables de gérer leur vie que les hommes.

— Maryam ?

— Hem... Oui, Salomé ?

— Tu divagues ! As-tu attrapé la fièvre ? Je ne t'ai jamais entendue parler de la sorte... Rien ne change, tu le sais bien. Il est inutile de perdre ton temps à imaginer un monde différent de celui dans lequel nous vivons. Fais-t'en une raison et tente de trouver ton bonheur malgré les contraintes.

Assise dans le jardin, aux côtés de mes amies, je regardais du coin de l'œil le groupe d'hommes installés non loin de nous. Ils jouaient au jeu des trois galets, tout en buvant un thé fumant. Je les entendais parler. Un éclat de voix traversait quelquefois cette assemblée sérieuse, puis leur conversation reprenait de plus belle.

— Hi hi hi !

Le rire enfantin de Salomé me fit sursauter.

— J'en connais une autre ! déclara joyeusement Eleli.

C'est l'histoire d'un zélote qui venait de se faire emprisonner pour rébellion. Son vieux père se lamentait. Le vieillard devait planter du blé dans son jardin, or la terre trop dure lui rendait la tâche impossible. Désespéré, il écrivit à son fils en prison.

— Ah oui ! J'ai déjà entendu cette blague-là ! l'interrompt Yaëlle.

— Dès que le zélote reçut sa lettre, il répondit avec empressement : « *Ne touche surtout pas au jardin, Papa. J'y ai caché des armes !* ». Cependant, le geôlier intercepta le message et le donna aux Romains...

— Laisse-moi raconter la fin, Eleli, implora Yaëlle. Une troupe fut envoyée jusqu'à la maison du vieux patriarche. Le père rédigea alors une seconde lettre : « *Les Romains sont venus pour fouiller le jardin, mais ils n'ont rien trouvé sous terre. Que dois-je faire maintenant ?* »

— Le zélote lui répondit : « *Il ne te reste qu'à planter le blé, Papa !* »

Une cascade de rires déferla autour de moi. Pour autant, je restai de marbre. Je n'avais pas le cœur à rire. Près de mon cœur précisément grandissait un être qui, lui, ne rirait jamais. Un être qui, bien qu'empli d'Amour, causerait ma perte et la sienne par la même occasion. Comment, dans ces conditions, pourrais-je même sourire ?

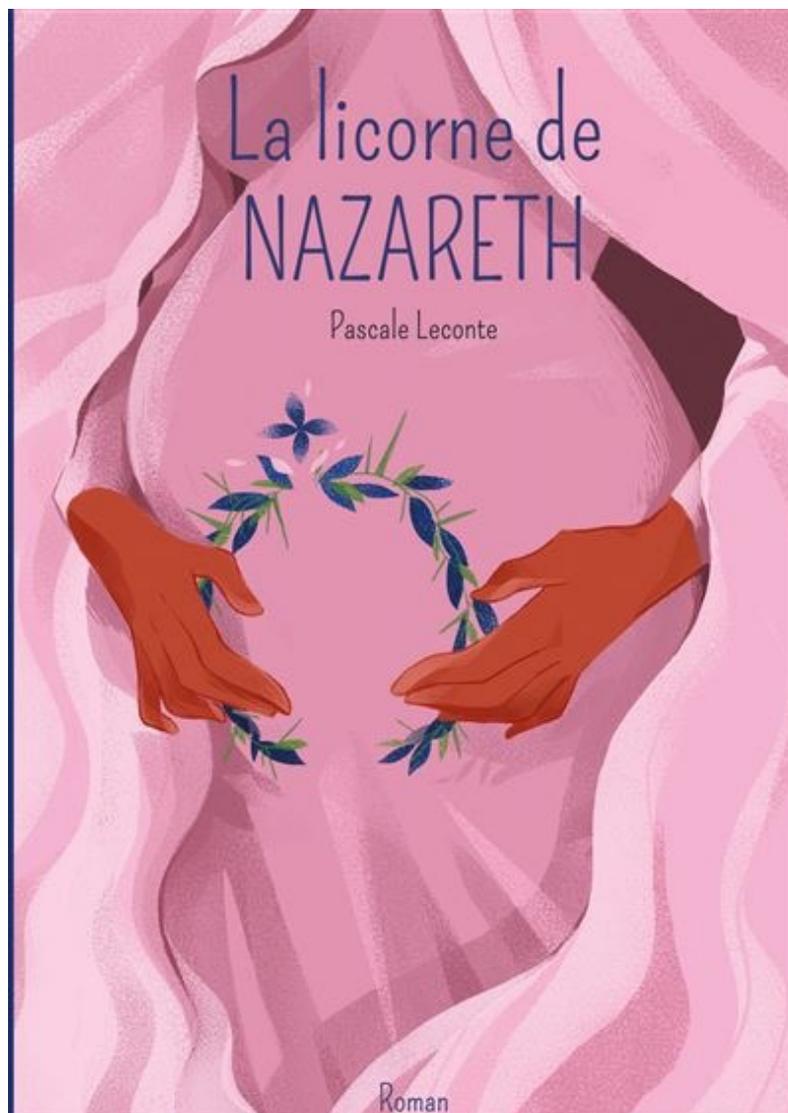
— Tu rêvasses, Maryam ?

— Je... non. J'ai mal au ventre. Pardonnez-moi, les amies. Je préfère rentrer.

Je me levai et marchai en contournant consciencieusement le coin des hommes. Il fallait éviter que l'un d'entre eux ne remarque ma tristesse. Ils pourraient se douter de quelque chose. Si mon secret était dévoilé, les conséquences en seraient catastrophiques !

L'extrait offert du roman  
« **La licorne de Nazareth** »  
s'arrête ici.

La fin du livre est disponible au format papier et Ebook  
sur les sites [BOD.fr](http://BOD.fr), [fnac.com](http://fnac.com) et [amazon](http://amazon).



### **Bibliographie :**

- « Comment devenir un christ », Toi Tout.
- « L’homme qui devint Dieu », Gérald Messadié.
- « Et ils l’appelèrent Emmanuel », Sananda et Judas Iscariote.
- « Enoch. Dialogues avec Dieu et les Anges », Pierre Jovanovic et Anne-Marie Bruyant.
- « Anna, grand-mère de Jésus », Claire Heartsong.
- « La vie de Marie », Frère Marie Leblanc.

**Autres parutions du même auteur :**

*L'éveil de la rose :*  
*En quête d'une sexualité consciente.*  
— Be Light Editions

*Le dernier conte*  
— Be Light Editions

*Mais que pensent les Méduses ?*  
— Amazon Editions

*Jack l'Éventreur n'est pas un homme*  
— BOD Editions

*Framboise et volupté*  
— Stellamaris Editions

*Mon cahier de Mantras à colorier*  
— BOD Editions

*D'Homo Sapiens à Homo Deus :*  
*Comment finaliser l'évolution de l'humain ?*  
— BOD Editions

*Le petit livre des Mantras à murmurer*  
— BOD Editions

*Narcisse versus Lollaloca*  
— Amazon Editions